

Exposition

## Comment s'habillaient-elles ? Les femmes au début du siècle

Il arrive souvent, lorsqu'on est enfant, que pour s'amuser on essaie, devant une glace, les habits de nos grands-parents, mais leur origine et leur confection nous sont complètement inconnues.

L'exposition aménagée dans la petite salle au premier étage du Musée Cerlogne de Saint-Nicolas par le Centre d'Études Francoprovençales "René Willien", en collaboration avec le Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique (13 juillet - 30 septembre), a permis d'effectuer un petit voyage à travers la mode féminine du début du siècle.

Large *cottes* de drap, *serges*, *cotillons*, *caracos* richement brodés et *tabliers* en soie et en coton, paniers et *soque*, objets dont le nom et leur utilisation ont désormais disparu de l'usage de nos jours, ont su évoquer de nostalgiques souvenirs aux adultes et ont éveillé la curiosité des plus petits. Presque 3000 visiteurs, plus exactement 2917, parmi lesquels des Japonais et des Américains, ont visité l'exposition découvrant ainsi un volet de culture alpine.



Le discours des autorités à l'occasion de l'inauguration de l'exposition (Eurofoto Costa)



**Vue générale de l'exposition** (Eurofoto Costa)

Une vingtaine de photos en noir et blanc, choisies parmi les plus saillantes du fonds Émile Bionaz des archives du B.R.E.L., représentaient la femme dans les différents moments de sa vie : femmes parées avec leurs uniques et précieuses robes de fête confectionnées par elles-mêmes pour apparaître plus belles devant l'objectif de la caméra ; groupes de femmes en habit de tous les jours, portant leur mouchoir lié sous le menton ou les cheveux ramassés en chignon, qui ne refusaient jamais d'accomplir les dures tâches réservées aux hommes ; portraits de femmes au visage ridé et éprouvé par la fatigue, absorbé dans la prière et dégageant une expression de sérénité et de calme intérieur.

Après l'exposition "*La femme et la montagne*" de 1996, où nous étai<sup>er</sup> présentées les différentes occupations des femmes du siècle dernier, cette nouvelle recherche sur l'habillement, les tissus et les modes de l'époque nous a permis d'avoir un panorama plus complet sur la femme d'antan et de sauver, par leur évocation, de vieux mots de notre patois en train de s'éclipser.

Voici les textes de la brochure de présentation, résultat d'une recherche soignée d'Emma Bochet.

### **L'évolution des vêtements**

La mode féminine a évolué, mais très lentement, au fil des siècles, s'adaptant aux exigences de la vie pratique mais aussi sous l'influence des différentes conceptions d'ordre social et moral attribuées au rôle de la femme.

**Deux jeunes filles de Morgex,  
Quinson Silvia et Rouillet  
Félicite, portant les vêtements  
de leurs grands-mères lors de  
l'inauguration de l'exposition**

(Photo B. Domaine)



Dans le milieu rural les modifications se produisaient parfois à la suite de contacts et d'échanges avec les communautés avoisinantes mais surtout par l'imitation des modes provenant du milieu bourgeois de la ville.

Pour les vêtements de tous les jours, les habitants de la montagne ont utilisé jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle presque exclusivement des fibres textiles, notamment la laine et le chanvre, qu'ils produisaient sur place et qu'ils tissaient à la maison.

Les vêtements, confectionnés en famille, étaient alors épais, solides et de couleurs sombres.

L'introduction de la soie, du lin et surtout du coton a permis d'accéder à une plus grande variété de vêtements et d'en enrichir les coloris et les motifs ornementaux.

### **La cotte**

Le terme cotte ou "cote" - emprunté au francique "kotta", manteau de laine grossière - a désigné, suivant les époques, des vêtements assez variés.

La cotte d'armes était une casaque sans manches qui se mettait sur l'armure et la cotte de mailles une sorte de tunique faite de petits anneaux de fer. La salopette de travail de coutil bleu, portée par les mécaniciens sur leurs vêtements, s'appelle cotte comme également la blouse blanche brodée que les enfants de chœur et les ecclésiastiques portent sur leur robe noire.

Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, la cotte a été un genre de tunique unisexe, courte et adhéren-

te au buste, ne dépassant pas les genoux, que l'on portait sur la chemise et sans ceinture. Ensuite, suivant la mode, elle est devenue plus ou moins longue. Celle des femmes s'est allongée jusqu'aux pieds pour se raccourcir de nouveau au XIV<sup>e</sup> siècle.

À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la cotte était fendue sur la poitrine pour laisser paraître la robe de dessous.

Les contrats de mariage du XVI<sup>e</sup> siècle retrouvés à Courmayeur nous fournissent des informations très intéressantes sur les vêtements nuptiaux faisant partie du trousseau de l'épouse.

*[...] pour les habillements nuptiaux d'icelle espouse advenir a promis d'icelle orner et vestir avec deux cottes de drap de pays et avec leur busts et manches de l'une de dictes cottes de bon drap de colleur [...]*

(Contrat de mariage - Courmayeur, 1582)

*[...] pour les habits nuptiaux apste dict qu'elle aura outre ceux qu'elle sera vestue le jour des noces, un cottin drap de pays avec son bus et un langet de bon drap de colleur le tout beaubon [...]*

(Contrat de mariage entre Pierre, fils à feu Georges Vuillié du village de Dolonne, et Pernette, fille de Louis Belfront de Courmayeur - 23 mai 1675)

Le terme “cottin” ou “cotin”, que l'on trouve dans les documents ci-dessus, ainsi que *coutén* du patois de Brusson et de Donnas sont vraisemblablement des diminutifs de *cotta* (attesté dans les patois de Courmayeur et Cogne).

Certaines familles valdôtaines conservent encore jalousement quelques cottes désormais centenaires confectionnées en “drap” du pays. Il s'agit dans ce cas d'une étoffe de laine plus épaisse, tissée à la maison ou par le tisserand du village, de couleur noir, bleu, marron et violet.

La cotte se compose d'un corselet, ou “bust”, et d'une jupe, unis l'un à l'autre.

Le corselet très court a des manches étroites et une encolure, non décolletée, qui est garnie d'une dentelle blanche cousue à une guimpe, un genre de chemisette de toile sans manches, très montante.

La jupe, longue et plate sur le devant pour faire place au tablier, s'élargit sur l'arrière enrichie de petits plis bien serrés. Souvent la jupe était doublée d'une bande de toile résistante pour éviter qu'elle s'use. Il faut penser, qu'autrefois, une robe durait une vie !

Jusque vers les années 1910-15, la cotte a été l'habillement ordinaire de la plupart des femmes de montagne aussi bien les jours ouvrables que le dimanche. Pour travailler dans les champs et à la maison les femmes en portaient une plus simple, cousue à la main par elles-mêmes. Cette cotte n'avait aucun embellissement : pas de

rubans en soie ou en velours pour la décoration du corsage et des manches, pas de boutons mais seulement de nombreuses agrafes pour réunir les bords opposés du corsage à la taille courte. À l'intérieur de la jupe, sur l'un des deux côtés, une longue poche ne manquait jamais pour y mettre le mouchoir, le chapelet qui pouvait servir à tout moment de la journée pour invoquer la protection du *Bon Djeu* ainsi que la tabatière que presque toutes les femmes d'un certain âge utilisaient pour priser.

### La serge - la sardze

Le terme *sardze* en franco-provençal indique une espèce de cotte, confectionnée en lainage plus léger que le "drap" dont le tissu était semblable à la serge.

Serge, du latin classique SERICA, désignait à l'origine une étoffe en soie; ce mot provenait du nom "Sêres", peuple d'Orient qui fournissait la soie aux Grecs et aux Romains. L'ancien français utilise le mot "serge", forme encore en usage au début du XX<sup>e</sup> siècle, pour indiquer une robe ou une jupe large avec ou sans bretelles dont l'étoffe était souvent un mélange de tissus différents: soie, laine, coton avec une trame moins serrée et moins lisse que celle du drap.



(Fonds Brocherel - Broggi - BREL)

Nous retrouvons un témoignage de la *sardze* dans le poème de l'abbé Jean-Baptiste Cerlogne: *Le femalle d'atrecou et celle d'ara* (Les femmes d'autrefois et celles d'aujourd'hui).

*V'ari vu d'atrecou la reutse paysanna  
Que l'ayet la sardze a brion,  
Et la brachère a caoudo ettot fête de lana  
Que llië feulève a sa meison.*

Vous aurez vu autrefois la riche paysanne  
Qui avait la (robe de) serge à bretelles  
Et la camisole allant jusqu'au coude, aussi faite de laine,  
Qu'elle filait dans sa maison.

De nos jours pour indiquer une robe bien large, on dit en patois : *l'è fran an sardze !*

### **Le cotillon - lo coteuillon**

À l'origine, le cotillon, diminutif de cotte, était une robe de drap avec ou sans corsage et dépourvue de manches.

À partir du XVII<sup>e</sup> siècle, le cotillon était un large jupon de drap, porté par les paysannes, d'où le nom d'une danse ac-compagnée de jeux, très à la mode dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, chez nous, le cotillon était un jupon avec plusieurs plis qui se portait sous la cotte ; pour avoir plus chaud en hiver, il était souvent doublé d'une étoffe tout à fait ordinaire.

Voici à ce sujet le témoignage de Mme Livia Fleur de Courmayeur :

*Lé cotiillon sé beuttavon dézô lé jupe ou lé cotte pé ai pi tsâ. Y éron fa d'etof-fa dé lara pa tan épessa é lé floouravon dé cotón. Lé fenne lé brodavon i fon avouéi dé lara a colèe, a poueun creu, ou lèi beuttavon dé garnichón a flèe.*

(Tiré de : XXVIII<sup>e</sup> Concours Cerlogne de Courmayeur,  
École Primaire, classe 4<sup>e</sup> A et B)

Les cotillons étaient portés sous les jupes ou les cottes pour avoir plus chaud. Ils étaient confectionnés en lainage peu épais et doublés en cotonnade. Les femmes brodaient le bas du cotillon avec de la laine en couleur, au point de croix, ou bien elles les garnissaient de passementerie à fleurs.

### **Le caraco**

Le caraco était une sorte de camisole, à manches longues et étroites, s'étalant sur les hanches avec la tournure en queue d'écrevisse, que les femmes portaient vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Marie-Antoinette.

Puis il se raccourcit et à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il devient une jaquette courte, s'arrêtant à la taille.

Le caraco était confectionné en laine légère, en coton ou bien en soie et il était toujours doublé d'une étoffe plus ou moins épaisse pour être plus confortable dans la mauvaise saison.

D'après une interprétation, le mot caraco dériverait du turc "karake", manteau large à manches.

### **Le tablier**

La femme portait toujours un tablier avec ou sans bavette. Ce vêtement, large

d'environ 90 cm, recouvrait la partie plate de la robe en laissant apparaître le bas de la jupe.

Le tablier ordinaire était en cotonnade de couleur foncée, en laine noire ou parfois, comme celui du dimanche, en soie moirée avec des dessins.

### **Le mouchoir**

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la femme ainsi que la jeune fille ne devaient jamais paraître en public nu-tête. Elles portaient toujours un mouchoir en lainage imprimé aux couleurs foncées, noué sous le menton, le jour de fête, ou bien derrière la nuque, les autres jours.

Les magnifiques mouchoirs en soie veloutée, souvent avec des fleurs en relief, étaient réservés pour les grandes fêtes : ces mouchoirs étaient une marque de richesse pour les femmes qui les portaient.

On les achetait généralement aux foires, aux marchés ou bien chez les colporteurs qui périodiquement passaient d'un village à l'autre avec leur balle en proposant les nouveautés : mouchoirs, tabliers, coupons d'étoffe...

Ne disposant que de très peu d'argent, souvent les femmes troquaient ces marchandises contre leur longue chevelure qu'elles se faisaient couper.



(Fonds Bionaz - BREL)

### **Le deuil**

Lors de la mort d'un membre de la famille, les femmes portaient le deuil qui durait d'un an à un an et demi et elles s'habillaient entièrement de noir.

Par la suite, on portait le demi-deuil qui durait de six mois à un an. Les couleurs des robes de femme étaient alors plus claires : gris, bleu marine, violet.

Le deuil était également porté pendant six mois pour le décès des grands-parents tandis que le demi-deuil ne durait que trois mois. Pour un oncle ou une tante on ne portait que trois mois de deuil.

### **Les culottes - le canesón**

Jusqu' autour des années 1915-20, les culottes longues, fendues entre les jambes, arrivaient aux mollets. Le bas était orné d'une dentelle ou d'un volant festonné, serré au genou par un étroit ruban, ou simplement ourlé.

Confectionnées en toile blanche, elles s'attachaient sur les côtés par deux lacets ou par un bouton. Les femmes y brodaient souvent leurs initiales au point de croix en coton rouge.

Vers les années 1920-25, suivant la mode, les vêtements féminins se sont raccourcis, y compris les culottes dont les jambes s'arrêtaient au-dessus du genou et la fente disparaissait.

### **L'habillement des femmes des États du Roi de Sardaigne**

Vers 1780 Antoine Marie Stagnon, graveur des sceaux du roi de Sardaigne, a dessiné une série de 40 planches illustrant des modes d'habillement des femmes des États du roi de Sardaigne dont quatre représentent : une bourgeoise et une servante de la ville d'Aoste et deux jeunes filles dans les costumes de Courmayeur et de Gressoney.

## **BIBLIOGRAPHIE**

HATZFELD ADOLPHE ET D'AUTRES, *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, Delagrave, Paris, 1964.

ALCAN LOUIS - MARGERIE MICHELE, *Costume - guides ethnologiques n° 13*, Ed. de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1983.

COLLOMB GÉRARD, *Vêtements et costumes dans la Savoie traditionnelle*, Revue L'histoire en Savoie de la Société Savoisienne d'Histoire et Archéologie de Chambéry, 1983.

RACINET ALBERT, *Histoire du costume*, Bookkin International, Paris, 1995.

LELOIR MAURICE, *Dictionnaire du costume*, Librairie Gründ, Paris, 1992.

*Il nuovissimo Melzi - Dizionario enciclopedico italiano*, Antonio Valardi Editore, 1978.

**Susanna Belley**